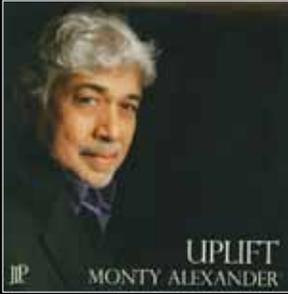


MONTY ALEXANDER



Uplift (2011)

Jazz Legacy productions/Codaex

Monty Alexander (piano), Hassan Shakur (contrebasse), Herlin Riley (batterie), Fritz Landesbergen (batterie sur trois thèmes)



Harlem Kingston Express (2011)

Motema Records/Membran/Integral

Selon les plages :

Monty Alexander (piano), Robert Thomas (percussion), Obed Calvaire, Karl Wright, Desmond Jack Jones, Fritz Landesbergen (batterie), Hassan Shakur (contrebasse), Hoova Simpson, Glen Browne (basse électrique), Andy Bassford (guitare électrique), Yotam Silberstein, Robert Browne (guitare), Christopher McDonald (claviers), Bernard Montgomery (melodica).

CONCERT « THE FULL MONTY »

le 13 décembre 2011 à 20 h 45, à l'Espace Carpeaux à Courbevoie

Tarif: 30,80 €

Renseignements et locations :

www.francebillet.com/place-spectacle/manifestation/Jazz-MONTY-ALEXANDER-CO13D.htm

CONTACT PROMO

Sylvie Durand / SD Communication

01 40 34 17 44 / 06 12 13 66 20

durand.syl@orange.fr

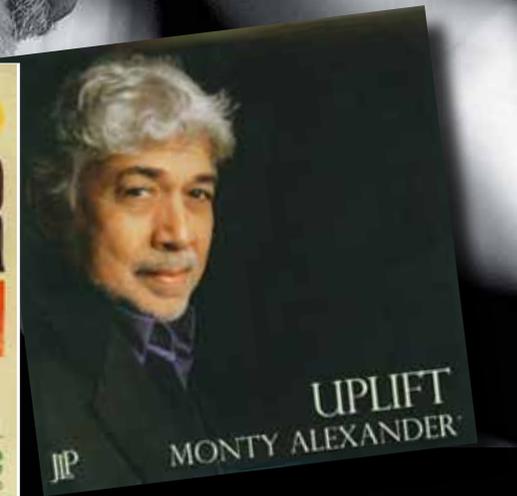
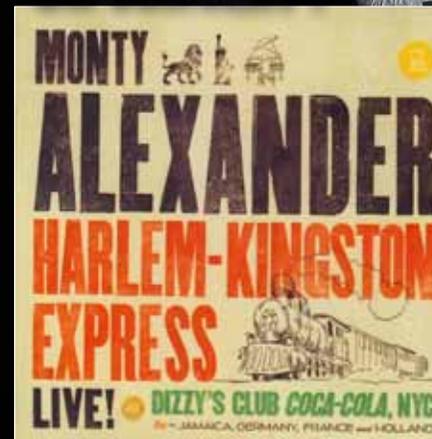
CONTACT SCÈNE

V.O Music

01 45 80 96 60

info@vo-music.com

**50 ANS
DE CARRIÈRE,
2 DISQUES,
UN CONCERT !**



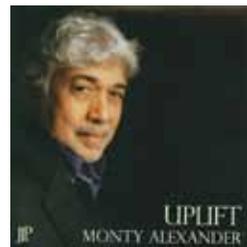


50 ANS DE CARRIÈRE. Le chiffre impressionne, fascine. Comme si la durée, au-delà de tout critère de qualité, était en soi une performance. L'amateur de jazz est bien plus malin que ça, et ne voudrait pas d'une telle fête.

« C'est un événement à célébrer, je suis ébahi d'être allé aussi loin », dit pourtant Monty Alexander. S'agissant du musicien jamaïco-nord-américain, l'amateur aurait tort, car cette inscription dans la durée est en elle-même porteuse de sens, Alexander nous le dit. C'est elle qui permet de resituer l'extraordinaire pianiste dans le flux des révolutions musicales du XX^e siècle, dans le rythme de l'Histoire et dans l'histoire du rythme.

De Louis Armstrong à Bob Marley, en passant par Art Tatum ou Frank Sinatra, le pianiste de Kingston (Jamaïque) a été modelé par le jazz et les rythmes insulaires. C'est de cette double exposition féconde – le contraire d'une schizophrénie – qu'il a su se nourrir pour devenir lui-même. « Quand j'étais gamin, explique-t-il, deux choses comptaient : la musique et les sons venus des Etats-Unis, et les rythmes locaux. »

Cette rencontre fondatrice, concrétisée en 1961 par son arrivée aux Etats-Unis et, en 1962, par son accession au statut de musicien professionnel, est toujours restée, plus qu'en filigrane, au cœur de sa musique. Aujourd'hui, cinq décennies plus tard, Monty Alexander ne renie bien sûr rien, et même, revendique de manière ostensible ce double héritage au travers de plusieurs événements concomitants.



AVEC « UPLIFT » d'abord, nouvel opus dans une œuvre déjà extrêmement dense – il a enregistré près de 70 albums en tant que leader ! –, Monty Alexander entreprend de matérialiser en un même objet CD les influences qui ont traversé « son » XX^e siècle.

« Dans un programme, quel qu'il soit, j'aime jouer sur un arc-en-ciel d'émotions, commente-t-il. C'est le cas dans ce disque. Vous m'entendrez passer d'un bon vieux blues, comme One Mint Julep, à Django, thème référence pour moi, ne serait-ce que par tous les musiciens que j'ai connus et qui sont associés à lui. Tout ce que je joue, ou presque, est une référence personnelle. »

Ce CD-bilan, véritable promenade dans l'*American Songbook* publié par Jazz Legacy, est exemplaire de son art de l'appropriation de l'héritage commun de cette musique. Il est constitué de thèmes extraits de concerts enregistrés au cours des trois années précédentes, soit 2007-2010.

Mais il ne faut y voir aucune facilité de compilation. « Uplift » est le fruit d'une collaboration étroite entre le producteur, John Lee, et Monty Alexander, construction artistique volontaire où ont été retenus thèmes et prises que le musicien estimait pertinents pour son projet.

« Je joue beaucoup en Europe et je reviens avec des enregistrements. Quand j'ai tout réécouté, j'ai été très agréablement surpris. »

Le CD s'ouvre sur un très swingant hommage à Frank Sinatra, *Come Fly with Me*, où passe également le fantôme familier d'Oscar Peterson.

« Avec ce thème, je me retrouve plongé dans l'atmosphère du club Lilly's, où je jouais quand j'avais 19 ans. Au fond, comme je le dis souvent, je suis un pianiste de bar... »

Après le lumineux *One Mint Julep* et le superbe *Renewal*, le standard *Sweet Georgia Brown* vient se poser, transfiguré, sur le piano.

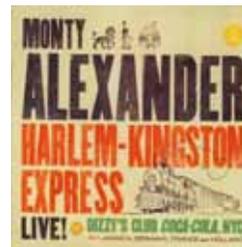
« Pour moi, il y a deux héros associés à ce thème, Nat "King" Cole et Oscar Peterson. Cole pour son approche à la fois très hot et très cool, et Oscar Peterson, pour son rythme puissant et sa conception orchestrale. »

Hommage qui n'exclut pas l'humour, puisque le thème s'ouvre sur une citation fugace du *Carmen* de Bizet...

Mais de *Django*, ballade mélancolique de John Lewis au *Fungii Mama* de Blue Mitchell, en passant par le légendaire *Body and Soul*, on pourrait s'attarder sur chaque minute, chaque seconde de ce disque, comme autant d'illustrations de « la manière Alexander ». Hard-bop, calypso, Monk, Ellington, c'est tout un univers qui est ici évoqué, et redigéré.

« Quoi que je joue, je dois "l'épicer". Qu'il s'agisse de Cole Porter ou de Bob Marley. »

En compagnie du bassiste Hassan Shakur (alias J. J. Wiggins) du batteur néo-orléanais Herlin Riley (ancien des formations d'Ahmad Jamal et Wynton Marsalis) et, sur trois thèmes, de Frits Landesbergen à la batterie aussi, Alexander enregistre ici un disque mémoire.



« **HARLEM-KINGSTON EXPRESS** » constitue le deuxième volet de ce bilan de cinq décennies. Autre CD événement du pianiste publié par Motema Records, il

illustre bien davantage la double appartenance culturelle de Monty Alexander. Il s'agit en effet, encore une fois au travers d'enregistrements réalisés en divers endroits du globe (New York, Jamaïque, Allemagne, France, Hollande), de proposer le meilleur d'un projet exceptionnel. Alexander nous convie ici à un voyage musical entre terre natale et terre élue, où le piano est à la fois le « passeur », le trait d'union et le « melting pot » si cher à la culture nord-américaine.

D'un côté, une formation jazz, de l'autre son équivalent jamaïquin, et au milieu, un Monty Alexander qui cherche à associer désormais clairement tout ce qui constitue l'héritage de la musique jamaïco-américaine.

« Avec les musiciens de jazz, explique-t-il, il m'arrivait de jouer des thèmes reflétant mon héritage jamaïquin. Mais c'est quand j'étais avec des musiciens jamaïquains, et qu'on allait dans la même direction, que nous trouvions vraiment l'authenticité que je cherchais. »

Il m'a fallu du temps pour comprendre que si je voulais faire cette musique et utiliser toutes les richesses de la palette – Duke Ellington, Nat Cole, Bob Marley, Burning Spear, etc. –, je devrais rassembler deux types de sections rythmiques. Ainsi, tout serait à ma disposition, tout le temps. Parce que je me sens à la fois américain et jamaïquin, et que les rythmes qui viennent de la rue et de la campagne américaines ont autant de sens pour moi que les vibrations venues de Jamaïque. C'est comme avoir une main gauche et une main droite. »

Le projet, inauguré au *Dizzy's Club Coca Cola* à New York dans le cadre de Jazz at Lincoln Center, emprunte beaucoup dans ses orchestrations aux approches d'Ahmad Jamal et Duke Ellington. Il permet de découvrir une autre forme de bilan de ces premiers 50 ans de la carrière de Monty Alexander.

Enfin, troisième volet de ce périple, Monty Alexander présente, en 2011-2012, un grand événement baptisé « **THE FULL MONTY** », sorte de mise en perspective et en scène des inspirateurs de ces décennies de musique. *Live*, bien sûr, parce qu'il n'y a rien de plus important que le concert, que l'invention permanente, chez ce prince du clavier.

CINQUANTE. Finalement, le chiffre impressionne à juste titre. Parce que s'y retrouve, dans le moindre interstice d'un clavier inspiré, l'heureux métissage que le jazz a toujours su pratiquer.

50 ans de carrière. 50 ans de Jamaïque indépendante. Ne doit-on voir dans ce bégaiement qu'une coïncidence, ou bien, aussi, le signe d'une prise d'indépendance musicale caraïbe ?

